

L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA EN PROVENCE (1854)

D'APRÈS LES ANNALES DU F. AVIT

L'institut et les problèmes sanitaires au XIX^e siècle

La pandémie de 2020 qui, au moment où l'écris (début novembre 2020) s'inscrit dans la durée, m'a incité à ouvrir un dossier sur un aspect de l'institut très présent dans nos documents anciens mais peu traité jusque-là : la politique sanitaire de l'institut au cours du XIX^e siècle. Nous savons d'ailleurs combien le P. Champagnat s'est préoccupé dès le début du soin des frères malades, créant dès que possible une infirmerie à L'Hermitage et invitant le F. François à étudier la médecine. Même devenu supérieur celui-ci a continué de donner des soins aux Frères. Il nous a d'ailleurs laissé plusieurs carnets (n° 316 et 318 surtout) pleins de recettes de médicaments, de listes de plantes médicinales et de notations puisées dans les traités médicaux de son temps, qui mériteraient des études approfondies.

Et il est vrai que la maladie a été la compagne habituelle des communautés. Comme dans les milieux populaires, on meurt beaucoup dans l'institut, et souvent jeune, fréquemment de la tuberculose que l'on ne considère pas encore comme une maladie contagieuse¹. Et ce n'est pas un hasard si le F. Emmanuel, inventeur de l'Arquebuse, a été infirmier à L'Hermitage ; tandis que le F. Amable, infirmier à St Paul-Trois-Châteaux, y créait le Biphosphate de chaux². Destinés d'abord à soigner les Frères, ils ne sont devenus des produits commerciaux qu'ensuite³.

Au XIX^e siècle on craint moins les épidémies que dans les siècles antérieurs, pour des raisons contradictoires : d'une part les grandes épidémies de peste ont cessé (la dernière sévit en France à Marseille en 1720) ; mais aussi, en France, l'élite médicale parisienne imbuë d'idéologie libérale, considère que la contagion est un concept médiéval qui ne convient plus à une médecine émancipée des vieilles idées religieuses et du despotisme de l'Ancien Régime. Il est donc inutile d'imposer des quarantaines, jugées contraires à la liberté, inefficaces et bloquant les échanges. Cette attitude aura de lourdes conséquences en France lors de la pandémie de choléra⁴ des années 1832-1854 dont je vais parler. Elle sera l'occasion d'une âpre lutte entre les médecins libéraux anticontagionistes et les contagionistes, vus comme des attardés et des réactionnaires, mais très nombreux hors de la capitale.

Les épidémies de choléra en 1832-1854

Au début du XIX^e siècle le choléra, plus ou moins endémique en Inde, gagne [Moscou](#) et la Russie en 1830 puis la Pologne et la Finlande. Il atteint Berlin en 1831, les [îles Britanniques](#) en février 1832 et la France en mars [de la même année](#). L'épidémie sera violente à Paris et dans le nord de la France, mais le sud du pays ne sera pas touché⁵. Des immigrants irlandais l'auraient introduit au Québec, toujours en 1832, puis en Ontario et en Nouvelle-Écosse. Il entre aux États-Unis par Détroit et New York. La pandémie atteindra l'Amérique du Sud en 1833⁶.

¹ Voir dans *Biographie de quelques frères*, Lyon, 1868, p. 54, l'entretien de Champagnat avec le F. Dorothée sur les différents stades de la phtisie et sur ses causes : surmenage, sous-alimentation, manque de soins hygiéniques, rhume mal soigné.

² Annales de l'institut, T. 2, 1865 § 61-66.

³ C'étaient des panacées, c'est-à-dire des remèdes destinés à soigner toutes sortes de maux externes et internes.

⁴ Jean-Pierre Luauté, « Epidémies, contagiosité et idéologie au XIX^e siècle...et au-delà », dans *Annales médico-psychologiques*, 178 (2020) 672-678., disponible en ligne sur ScienceDirect.

⁵ Les Annales des Frères Maristes n'y font pas allusion en 1832.

⁶ Renseignements tirés en partie de wikipedia.

Après 1832 la France connaît des retours sporadiques et localisés de choléra avant que n'éclate une seconde épidémie massive en 1854. Au nord de la France son extension est à peu près la même qu'en 1832 ; mais cette fois elle affecte aussi toute la côte méditerranéenne de la France et remonte loin à l'intérieur de la Provence et le long de la vallée du Rhône. C'est le territoire de la province de St Paul–Trois-Châteaux, qui y a fondé plusieurs dizaines d'écoles. Le F. Avit, visiteur de ces établissements en général fondés depuis peu, sera confronté à ce phénomène traumatisant. Ecrivant les Annales des maisons entre 1880 et 1890, il nous a laissé des récits sur ce fléau⁷.

Il ne connaît pas les causes du choléra et semble ne pas croire à sa contagiosité. Le vibron du choléra ne sera d'ailleurs identifié par Koch qu'en 1884. Très sensible à la chaleur il se multiplie en été. C'est la maladie des mains sales, qui se transmet par contact avec les déjections, les aliments souillés, les eaux contaminées. C'est aussi une maladie urbaine, la contagion étant favorisée par la promiscuité. Mais, comme en Provence les villages sont en habitat groupé, l'épidémie s'attaque même aux territoires ruraux⁸. Soigner les malades peut donc être dangereux et, bien souvent, en dépit des théories anti-contagionistes, les malades sont abandonnés à eux-mêmes.

Les notes du F. François sur le choléra

Dans ses carnets 316 et 318 le F. François copie manifestement plusieurs opinions médicales sur les causes du *choléra morbus*. Il serait provoqué « par des hordes voyageuses de petits insectes hydrophiles qui recherchent les atmosphères humides, les cours d'eau ». Les eaux étant souvent polluées c'est une opinion très répandue. Mais le F. François dit aussi que pour « Le choléra, la fièvre jaune, la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, etc. ... la cause est dans l'air, mais elles n'attaquent que ceux qui y sont prédisposés. ». Un autre passage définit encore le choléra comme « empoisonnement miasmatique du sang ». Surtout, dans son carnet 318, le F. François copie largement un fascicule de 22 p. de Camille Leroy, docteur en médecine à Grenoble : « De l'instruction relative au choléra-morbus et à l'emploi des moyens désinfectants. » imprimé en 1832, à l'occasion de la première vague d'épidémie de choléra⁹. C'est un indice intéressant sur les études médicales du F. François à une date relativement précoce et le signe que, même si l'épidémie ne semble pas avoir atteint l'Hermitage en 1832, elle a dû y susciter une particulière inquiétude.

Dans ce fascicule imprimé par ordre de la municipalité de Grenoble pour informer les milieux populaires sur le choléra et les moyens de le soigner, le professeur déclare d'emblée ne pas croire au caractère contagieux du choléra. Mais c'est davantage une concession aux préjugés idéologiques de la médecine officielle car, dans le reste de son discours, il préconise des mesures d'hygiène strictes et, le plus possible, l'isolement du malade. En particulier il recommande l'usage de l'eau chlorée¹⁰ :

« Ce mélange sera placé dans un vase un peu large à l'entrée de la maison ou dans la pièce centrale de l'appartement. Les membres de la famille auront soin d'y tremper quelquefois les

⁷ Il se base sur ses anciens rapports de visites. Mais beaucoup d'entre eux n'ont pas été conservés dans les archives. C'est pourquoi ses annales renferment relativement peu de renseignements sur le choléra.

⁸ Le romancier Jean Giono (1895-1970) a consacré un roman historique à cette épidémie dans l'arrière-pays provençal, intitulé *Le hussard sur le toit* (Gallimard, 1951). C'est l'histoire d'une jeune officier piémontais rejoignant son pays à travers des villages ravagés par l'épidémie. Un film au même titre a été tiré de ce livre.

⁹ Françoise Huguët et Boris Noguès, « Les professeurs des facultés des lettres et des sciences en France au XIX^e siècle (1808-1880) », juin 2011 (en ligne) <http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr> (consulté le 30-10-2020).

¹⁰ C'est probablement de l'eau dans laquelle on verse de l'eau de javel, produit à base de chlore, devenu d'usage courant.

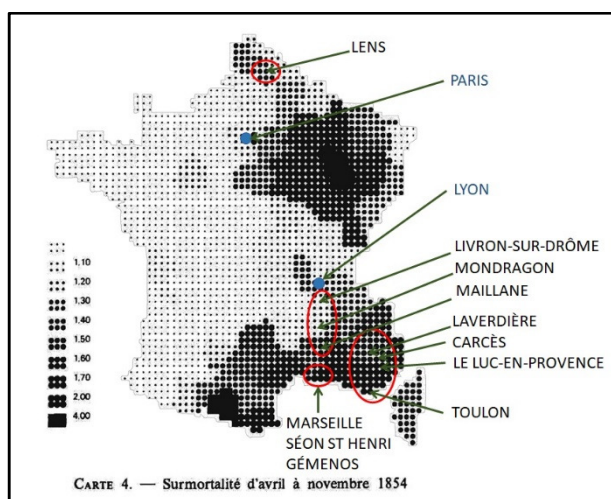
mains, et le reste sera dispersé le soir sur le sol, et particulièrement devant les portes ou les croisées (fenêtres), et près des cabinets d'aisance (toilettes) . »

Le choléra se manifestée par « abattement, altération des traits, regard terne, douleurs de tête, vertiges, soif vive , douleurs d'estomac et d'entrailles accompagnées de diarrhée et de vomissements ,... ». Il faut réchauffer le malade au moyen de couvertures, frictions, cataplasmes. Pour les remèdes, « un certain accord paraît régner entre les médecins de la capitale sur [...] « le laudanum, l'éther et divers excitants ». Le malade sera isolé dans une chambre tenue propre et ses vêtements seront jetés ou soigneusement lavés. Quant aux soignants ils « devront éviter tout contact inutile, et suivre avec plus de rigueur que les autres les mesures hygiéniques qui ont été indiquées ».

Epidémie, commerce et guerre

Le F. Avit ne parle pas des causes économiques et politiques de l'épidémie, peut-être trop évidentes pour lui. Marseille, grand port de commerce international, est aussi l'aboutissement de la vallée du Rhône, grande voie de circulation nord-sud depuis l'Antiquité, dont l'importance vient d'être considérablement renforcée par l'achèvement de la voie ferrée Lyon-Marseille en 1852. C'est par là qu'en 1848 sont passées les troupes françaises allant reconquérir Rome, dont le pape avait été chassé par la révolution. Et on sait combien les armées sont le vecteur traditionnel des épidémies. Autre événement majeur : Le 2 décembre 1851 le prince-président de la République, Louis-Napoléon Bonaparte, a fait un coup d'Etat en vue de rétablir l'Empire. La résistance a été très vive en Provence où ont de nombreux rassemblements armés se sont tenus. Surtout, les années 1853-55 sont celles de la guerre de Crimée livrée à la Russie par l'Angleterre et la France, qui s'achèvera par la prise de Sébastopol. Elle occasionne de grands mouvements de troupes et surtout l'activité de la flotte de guerre basée à Toulon qui va ramener de Crimée des foyers de choléra, qui vont infecter la ville et son arrière-pays.

Curieusement, l'extension de l'épidémie, forte dans le Nord et au sud, n'affecte presque pas la région lyonnaise pourtant placée sur une voie de communication majeure entre ces foyers. Mais l'inquiétude a été grande. Dans les Annales de la Providence Caille à Lyon¹¹ e F. Avit passe rapidement sur ce fait :



par les soins qu'il sut prodiguer aux cholériques. [...] En 1854, le choléra fit ici de nombreuses victimes. Les classes ne furent pourtant pas interrompues. »

« Le choléra exerça ses terribles ravages en France et dans toute l'Europe en 1832, en 1835, en 1849, en 1854 et en 1865¹². Les Lyonnais redoublèrent leurs pèlerinages, leurs processions et leur piété envers la Mère de Dieu et ils furent préservés du fléau. Des étrangers et des soldats en furent seuls atteints dans la ville. »

Dans la Loire, région plus industrielle aux populations moins stables, les annales de l'école de Lorette, centre industriel à deux pas de L'Hermitage, signalent :

« Le choléra fit une apparition ici en 1846. Les Frères se montrèrent à la hauteur de leur vocation. Le F. Cécilien surtout se distingua

¹¹ Un orphelinat fondé par deux prêtres : les frères Caille. L'établissement était très proche de la basilique de Fourvière.

¹² Les annales de l'école de La Seyne font allusion à cette épidémie.

Le choléra dans le nord de la France¹³

Vers 1850 l'institut est encore peu présent dans la partie nord de la France. Néanmoins le choléra va frapper dans la petite province de Beaucamps. Dans sa lettre aux Frères d'Océanie, (C. II, p. 417, et Annales 1849 § 22) le 26 juin 1849 le F. François; toujours attentif aux problèmes sanitaires, et chargé de cette province, précise que :

« Le choléra morbus sévit fortement à Paris et dans le Nord. A Paris, le fléau a fait, y a peu de temps, jusqu'à 600 victimes par jour. Dans le Pas-de-Calais, on a compté jusqu'à 800 cas de cette maladie, dans une paroisse de 1.200 âmes. Notre C.F. Didyme, directeur de Lens¹⁴ en a été atteint, nous avons quelque espoir qu'il en échappera. »

Les Annales de Frères de Lens, une ville industrielle de 14 000 h., donnent quelques précisions complémentaires :

« Au mois de juin 1849, une épidémie cholérique sévissait à Lens et aux environs. Le F. Constance, cuisinier, en fut atteint et dut garder le lit, sans sommeil¹⁵, pendant deux mois. Le F. Didyme dut s'aliter aussi. Trois classes, la cuisine et deux malades excitèrent donc le dévouement des frères Nizier et Firmin. Le premier demanda des secours au F. Sulpice, alors Directeur à Beaucamps, et au C.F. Louis-Marie¹⁶. »

L'épidémie à Marseille et en Provence

Passons maintenant au sud de la France dont le F. Avit, témoin oculaire, nous décrit l'ambiance de panique dans la région marseillaise, la basse vallée du Rhône et l'arrière-pays provençal au nord de Toulon où il visite l'école de la petite commune de La Verdière (1071 h.¹⁷) où les Frères exercent depuis 1851. Venant de Marseille, Il nous offre deux récits parallèles concernant la ville qu'il vient de quitter et l'école où il trouve un cas de choléra.

Annales de La Verdière (Provence)	Annales de l'institut, 1854, § 69-70
<p>Nos rapports de 1853 et 1854 ont disparu. Lors de cette dernière visite, le choléra sévissait en Provence surtout à Marseille dont la population fuyait dans toutes les directions.</p>	<p>69] En faisant notre tournée dans le Midi, nous rencontrâmes le choléra en Provence et nous fûmes témoin de l'affolement produit par le fléau dans la ville de Marseille. Les trains du chemin de fer regorgeaient de fuyards, tout ce qu'il y avait de voitures, de véhicules, de chevaux et d'ânes dans la ville était insuffisant pour transporter les gens affolés dans la campagne. Les routes étaient couvertes de piétons fuyant éperdument la contagion. Plusieurs n'en pouvant plus, s'étendaient sur les tas de pierres destinées à macadamiser les routes et y mouraient.</p>
<p>En arrivant ici, nous trouvâmes deux jeunes Frères qui nous parurent tout décontenancés. Ils nous apprirent que le F. Directeur était au lit. Nous nous rendîmes auprès de lui et nous pûmes constater qu'il n'était pas</p>	<p>[70] En arrivant à (l'école de) la Verdière, fondée par M. le comte de Forbin d'Opède et sa bienfaitrice fille, nous trouvâmes le F. Eold, directeur, au lit atteint du choléra. Ses deux seconds, deux enfants, étaient très effrayés et</p>

¹³ Le fond de carte ci-contre, auquel j'ai rajouté les lieux évoqués par les documents, vient de Patrice Bourdelais, Michel Demonet, Jean-Yves Raulot, « La marche du choléra en France : 1832-1854 » dans Annales E.S.C., 1978, n° 33-1, p. 125-142.

¹⁴ Une ville ouvrière.

¹⁵ Sans avoir besoin de dormir mais parce qu'affaibli par la maladie.

¹⁶ La province du nord dépendait du F. François. L'allusion au F. Louis-Marie est sans doute une erreur.

¹⁷ Le F. Avit donne probablement les chiffres des années 1880-90. En 1854 ils pouvaient être un peu différents.

soigné. Ne sachant faire mieux, les jeunes Frères avaient fait bouillir une pincée de violettes dans une pleine marmite d'eau et ils lui avaient servi ce singulier potage ;	décidés à abandonner leur chef le soir même. Sur notre demande, ils nous avouèrent n'avoir donné d'autres remèdes au malade qu'une pleine marmite d'eau dans laquelle ils avaient fait bouillir une pincée de violettes.
appelé par nous, le médecin déclara qu'il y avait un commencement de choléra. Nous dûmes attendre que tout danger eût disparu, ce dont les jeunes Frères furent très satisfaits. Ils avaient formé le projet de s'enfuir et nous eussions trouvé le F. Directeur abandonné à lui-même, si nous fussions arrivé 24 heures plus tard.	Le médecin fut appelé, le château et M. le curé furent avertis, des soins furent donnés au F. directeur et l'on en fut quitte pour la peur. Nous écrivîmes la relation de ce dont nous avons été témoin au R. Frère qui la fit lire au réfectoire de l'Hermitage et engagea les Frères à prier pour les malheureux provençaux..."

Dans la même zone de l'arrière-pays provençal, le F. Avit mentionne deux autres établissements plus ou moins touchés. Tout d'abord Le Luc-en-Provence, à 56 km au nord de Toulon, qu'il visite le 24 juillet 1854. L'école, qui deviendra plus tard un pensionnat prospère, dispose de quatre frères.

« Les 2 classes avaient 122 enfants, y compris 10 internes et 75 (élèves) gratuits. Il ajoute : « Ayant danger pour les élèves et les Frères, dans des classes qui sont de vraies fournaies, j'ai permis de sortir à 11 heures, d'entrer à 2 heures et de ressortir à 5. On dira l'office et la lecture à 1 heure, c'est une précaution contre le choléra dont on a eu des symptômes ici. Les classes vont (fonctionnent), sans faire pourtant des miracles. »

A Carcès, petite ville de 2700 h. à une vingtaine de km à l'ouest du Luc, l'école a été fondée en 1853.

« Tout allait assez bien, lorsqu'en 1854, le choléra se déclara. Le fléau prenant de larges proportions, beaucoup de personnes quittèrent le pays pour aller à la campagne avec leurs enfants. Le secrétaire de la mairie ne crut trouver son salut que dans la fuite, un de ses fils en remplit les fonctions. Les Frères cependant continuèrent leurs classes avec le peu d'enfants qui leur restaient. Le F. Julien, naturellement froid et taciturne, se découragea, devint mélancolique et grondeur [...]. On fit des plaintes au F. Directeur qui lui en fit des reproches, mais il ne se corrigea pas. Quelques plaintes du même genre furent aussi faites contre le F. Viventiol. [...] Au début du choléra, M. le curé tomba malade, à la fin d'août il mourut non de l'épidémie, mais d'une complication de maladies étranges¹⁸. Les Frères se firent un devoir de passer les nuits à tour de rôle auprès de lui. Leur exemple fut imité par quelques personnes dévouées au curé. Pendant tout le temps de l'épidémie, le fardeau de la paroisse tomba sur le vicaire M. Blancard qui se surpassa en activité et en dévouement. »

Voilà quelques exemples significatifs des diverses conséquences de l'épidémie qui suscite la panique de certains, y compris des autorités, mais aussi la continuité de la vie sociale dans une ambiance particulièrement lourde qui affecte le moral des gens, y compris des frères, mais révèle aussi des dévouements remarquables.

Le choléra dans la banlieue de Marseille

Somme toute, en Provence intérieure le choléra est celui des bourgs et petites villes. Mais il est deux communes de la banlieue marseillaise qui subit de plein fouet les effets de sa proximité avec la grande ville où les Frères sont concernés par le choléra.

Dans son rapport de visite à l'école de Séon Saint Henri, (6000 h.) dans la banlieue de Marseille où l'école des Frères a été fondée en 1840, le F. Avit nous offre une vue d'ensemble,

¹⁸ En fait le choléra se manifeste selon des modalités diverses ce qui contribue à affoler les populations.

en répercutant les nouvelles des journaux qui signalent les agents et les victimes principales du fléau.

« Faites un peu prier pour le Midi qui en a un bien grand besoin, désolé qu'il est par le choléra. Marseille, Arles, Montpellier, Nîmes, Avignon, Orange, etc., en sont atteints. A Marseille où il ne sévit que depuis quelques jours il en mourut 75, hier, et le nombre va croissant ; on fuit de toutes parts. Arles, où l'épidémie semble diminuer, a eu environ 2000 victimes, seulement pendant le mois de juin ; sur 200 ouvriers d'un atelier du chemin de fer, 80 ont été emportés. Je ne sais rien des autres points. L'autorité à Marseille, a fait jeter à la mer tous les fruits des revendeurs, y compris les oranges¹⁹. Le choléra frappe surtout les militaires et les enfants, et il paraît que c'est bientôt fait. »

Dans les annales de Gémenos, (1600 h.) à 22 km à l'est de Marseille il décrit avec plus de précision que dans les annales de La Verdière la triste situation marseillaise :

« Nous revîmes cette école, le 14 juillet 1854. Elle avait 110 élèves, tous gratuits. [...] On lit ce qui suit dans notre rapport : « Comme je vous l'ai déjà dit, le choléra seul a emporté, lundi dernier, 75 personnes à Marseille ;120 mardi, 108 mercredi, et 106 jeudi. Les chiffres indiqueraient une diminution : erreur ! 60 à 70.000 personnes ayant fui dans les campagnes, l'épidémie trouve moins à frapper. Si ce n'était triste, ce serait amusant de voir courir ces pauvres Marseillais ; qui à pied, avec ou sans fardeau, qui dans un tombereau à charbon, qui sur des charrettes chargées de matelas, de meubles, etc. Les voitures publiques s'affaissent sous leurs voyageurs ; les places sont à l'enchère et difficiles à trouver dans quelque direction qu'on aille. Le choléra a atteint deux fuyards sur la route de St Marcel. On dit qu'il est aussi à Toulon²⁰. Le maire de Marseille tout en s'efforçant d'atténuer la gravité du mal, annonce qu'il prend des mesures, lesquelles prouvent sans réplique, que la position est des plus mauvaises. Toutes les maisons d'éducation ont congédié leurs élèves. Faites prier. »

Néanmoins, malgré ce tableau affligeant, la commune de Gémenos est peu touchée et le F. Avit donne du fait une explication météorologique : « le choléra est modéré par un assez fort mistral²¹. »

Le choléra dans la vallée du Rhône

Sur les agglomérations de cet axe, laissons le F. Avit évoquer une réaction à l'épidémie très différente de ce qu'il nous a dit précédemment. A Maillane (1350 h.) un peu au sud d'Avignon il nous offre un scénario complet de la crise marquée par deux phases opposées : un premier temps de panique et de fuite ; puis celui de la récupération.

« L'église paroissiale paraît remonter au XIIe ou XIIIe siècle [...] On y vénérât autrefois une statue en bois, sous le nom de N.D. de Grâce. Cette statue étant presque vermoulue, on l'avait reléguée chez les religieuses, vers 1830. » Lors du choléra en 1854, la population presque entière abandonna le bourg et s'enfuit dans toutes les directions. Il n'y resta que 110 personnes dont une trentaine était atteinte par le fléau. On se rappela alors de l'antique statue. Des mesures furent prises par les personnes non atteintes. Elles se rendirent de l'église chez les religieuses, en procession et gardant un morne silence. La statue fut solennellement rapportée à l'église au chant du *Miserere*. Pendant le parcours, une cholérique à l'agonie se trouva subitement beaucoup mieux et recouvra bientôt la santé, ainsi que toutes les autres personnes atteintes. Depuis cette époque, la même statue est portée solennellement le 28 août de chaque année en procession. Un sermon est donné en plein air, près de la maison des religieuses et un cantique provençal est chanté avec enthousiasme. »

Et le F. Avit ajoute : « Depuis 1854, les localités voisines ont été plus ou moins atteintes par le fléau, mais aucun cas ne s'est produit à Maillane. Voici quelques couplets du cantique en

¹⁹ Fruits et légumes non cuits sont considérés comme les agents de transmission de l'épidémie.

²⁰ Port de guerre à l'est de Marseille qui a été un des foyers de l'épidémie.

²¹ C'est le nom du vent dominant censé limiter la température et empêcher la contagion.

question²² :

Texte original en provençal	Traduction (approximative) en français
Sias lous soulas d'aquéu que plouro, Sias lou remédi di malaut; E de la mort piéi, quand ven l'ouro, D'ou Paradis tenès li clau.	Vous êtes le soulagement de ceux qui pleurent Vous êtes le remède des malades Et si vient ensuite l'heure de la mort Du paradis vous tenez la clé.
Refrain Nosto-Dama de Graci, Que nos avès sauva Vous venèn rèndre grâce coume avèn toujours	Refrain Notrre-Dame de Grâce Qui nous avez sauvés Nous venons vous rendre grâces Comme nous l'avons toujours fait
II Rapelèn-nous de l'espetacle Que dins Maiano se vegué Rapelen-nous dou grand miracle »	II Rappelez-nous le spectacle Que dans Maillane nous avons vu Rappelez-nous le grand miracle.

Ainsi, au milieu du XIX^e siècle on retrouve la vieille coutume médiévale de la procession pénitentielle et d'imploration qui permet à une population en déroute de renouer ses liens communautaires²³.

Au nord de Maillane, Mondragon (2643 h.) à une vingtaine de km de St Paul-Trois-châteaux réagit de même : « Les Mondragonnais eurent recours à N.D. des Plans, portèrent triomphalement sa statue dans l'église paroissiale et le fléau cessa. ». A Livron (3275 h.) à mi-chemin entre les villes de Montélimar au sud et la grande ville de Valence, il semble que l'on soit à la limite nord de l'épidémie. La différence de religion empêche sans doute les manifestations communautaires évoquées précédemment mais l'urgence fait passer au second plan les différences religieuses.

« Pendant le choléra de 1854, qui fit 400 victimes ici, M. le curé Bernard se distingua par son énergique charité, laquelle s'étendit aux protestants comme aux catholiques. Les Frères le secondèrent de leur mieux. »

Conclusion

Finalement ce récit du F. Avit sur une épidémie qui a fait en France 143 000 victimes en 1853-54²⁴, et provoqué, notamment en Provence, une forte surmortalité (un doublement dans certains lieux) est relativement maigre. Il en dit néanmoins assez pour nous permettre de discerner les grands traits d'un phénomène qui, non seulement tue bien du monde, mais surtout provoque la panique et l'angoisse des populations. Malgré cette ambiance de déstructuration sociale on discerne des attitudes plus courageuses, suscitées ou non par les autorités civiles et religieuses, avec prise en charge des malades malgré les risques encourus. L'organisation de processions, mentionnée en certains lieux, est particulièrement intéressante car celles-ci

²² Il figure en entier avec quelques variantes dans *La gerbe de Mistral* (Frédéric Mistral est un poète provençal) à l'autel de Marie. *Poèmes & cantiques oubliés recueillis et publiés par le R.P. A. David*, librairie Bloud et Gay, 1930, Paris, p. 4. Il est précisé à la fin du texte que ce cantique fut chanté « l'an dou colera » (l'année du choléra).

²³ En fait les Frères Maristes ne s'installeront à Maillane qu'en 1881. C'est en dressant un historique rapide de ce lieu que le F. Avit évoque l'épidémie de choléra.

²⁴ Patrice Bourdelais, Michel Démonet, Jean-Yves Raulot, « La marche du choléra en France : 1832-1854 » dans *Annales E.S.C.*, 1978, n° 33-1, p. 125-142.

permettent, à une communauté mise en miettes, de se ressouder, de reprendre courage et de faire face au danger avec réalisme. S'il faut prendre avec prudence le lien de cause à effet entre la procession et la cessation de l'épidémie, le propos du F. Avit n'est pas aussi naïf que l'on serait tenté de le penser aujourd'hui.

Contrairement à aujourd'hui, une épidémie massive telle que celle de 1854 n'est que la montée aux extrêmes d'une situation sanitaire très fragile, du fait d'un manque d'hygiène général et d'une médecine pré-scientifique. Du moins pouvions-nous le penser jusqu'en 2019. Mais la crise actuelle nous a appris que le pouvoir politique et le monde scientifique se sont trouvés aussi dépourvus face à la covid 19 que les médecins et gouvernements du XIX^e siècle face au choléra. Cet événement nous permet de mieux comprendre l'état d'esprit du F. François et les raisons d'agir des F. Emmanuel et Amable qui témoignent à la fois de la vive conscience d'une fragilité sanitaire permanente²⁵ et de la volonté de la réduire sans tarder et sans trop compter sur les autorités politiques et médicales²⁶. En outre ils ont une vision holistique de l'épidémie, perçue non seulement comme problème infectieux, mais aussi comme crise globale d'une société. Pour eux, le courage, la charité et la religion contribuent autant à résoudre ce problème que la compétence médicale. Au contraire, bien mieux armés scientifiquement qu'au XIX^e siècle, nos services sanitaires, ne sont guère capables de donner sens au malheur et de préserver un lien social favorisant la résilience des populations.

F. André Lanfrey, 1^o novembre 2020

²⁵ Dans les annales de l'institut le F. Avit évoque une épidémie de saturnisme (empoisonnement au plomb) à St Genis-Laval en 1879-80 (T. 3, 1879, § 26-31 p. 255-257 ; 1880, § 53-54 p. 278-279).

²⁶ Un pas de plus sera franchi en 1870 avec la publication du *Manuel domestique*, composé par le F. Philogone, un assistant, véritable traité destiné à apprendre aux communautés une véritable hygiène de vie et à se soigner par leurs propres moyens.